CORNEILLE

HORACE

TRAGÉDIE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE NOTICE SUR LA PIÈCE,
UN COMMENTAIRE HISTORIQUE, PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE
DESTINÉE À L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, AUX LYCÉES DE JEUNES FILLES,
AUX ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES, ETC.

PAR

F.-L. MARCOU

Professeur au Lycée Louis-le-Grand
et à l'école Normale supérieure d'enseignement primaire
de Saint-Cloud.

PARIS
NIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Eng drama ser 2 mom.

Fr. Sat 6 - P.M.

HORACE

TRAGÉDIE

PARIS. — IMP. DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
P. MOUILLOT. — 13, QUAI VOLTAIRE — 16197.

P. CORNEILLE

HORACE

TRAGÉDIE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC UNE NOTICE SUR LA PIÈCE,
UN COMMENTAIRE HISTORIQUE, PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE,
DESTINÉE A L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL, AUX LYCÉES DE JEUNES FILLES,
AUX ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES, ETC.

PAR

F.-L. MARCOU

Professeur au lycée Louis-le-Grand,
et à l'École Normale supérieure d'enseignement primaire
de Saint-Cloud.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



ANALYSE D'*HORACE*

Rome et Albe sont en guerre (an 83 de Rome, 670 avant J.-C.). Le roi de Rome, Tullus Hostilius, et le dictateur d'Albe, Métius Fuffétius, s'accordent, du consentement des deux armées, pour remettre l'issue de la lutte à un combat singulier entre trois guerriers de chaque nation. Or deux familles, l'une romaine, celle des Horaces, l'autre albaine, celle des Curiaces, étaient unies : l'Albaine Sabine était femme du fils aîné du vieil Horace, la Romaine Camille était fiancée d'un des Curiaces. Ce sont les trois Horaces que choisit Rome pour soutenir sa querelle; ce sont les trois Curiaces qu'Albe choisit. Tels sont les deux premiers actes.— Le combat commence pendant le troisième acte. Le vieil Horace, Sabine et Camille apprennent que les trois Curiaces sont blessés, deux Horaces tués, et leur aîné en fuite. Mais le combat continue, et le quatrième acte nous informe de sa suite et de son résultat : Horace a achevé ses trois adversaires. Il revient vainqueur, est maudit par sa sœur dont il a tué le fiancé, et la tue. — Horace victorieux et assasin est, dans le cinquième et dernier acte, accusé devant le roi par Valère, amoureux de Camille et rival de Curiace. Il refuse de se défendre et demande la mort. Son père le justifie, et le roi l'absout.

NOTICE HISTORIQUE SUR *HORACE*

Trois tragédies faites sur le sujet de l'*Horace* de Corneille l'ont précédé : — La 1re est italienne : *Orazia* (Venise, 1546), par l'Arétin. Elle porte le nom que son auteur donne à la sœur d'Horace. — La 2e est française : *Horace trigémine* (1596), par Pierre de Laudun d'Aigaliers, auteur d'un Art poétique (1598). Horace y est appelé *Sorricide*. — La 3e est espagnole : *El Honrado hermano* (1622), par Lope de Vega.

Il résulte d'une lettre écrite le 14 juillet 1637 par Corneille à Rotrou, que dès cette époque il songeait à répondre aux détracteurs du *Cid* par une nouvelle tragédie. Mais la pièce ainsi promise ne fut jouée qu'au commencement de 1640. Corneille, avant de la faire représenter, la lut chez Boisrobert, devant Chapelain, d'Aubignac, Faret, L'Étoile et quelques autres hommes de lettres. On lui conseilla des modifications, qu'il ne fit pas, à la fin du 4e acte et au 5e acte. Le cardinal de Richelieu, qui avait fait écrire par Boisrobert une lettre à Mairet (5 octobre 1637) pour ordonner la cessation des hostilités provoquées par lui-même contre le *Cid*, assista à la première représentation d'*Horace*.

On ne sait sur quelle scène elle eut lieu, ni quels acteurs jouèrent les rôles. Différentes inductions autorisent à croire que la pièce fut portée par Corneille à l'*Hôtel de Bourgogne*, où elle resta, comme la première scène de l'*Impromptu de Versailles* (Molière, 1663) en fait foi.

Le succès d'*Horace* fut éclatant. Lorsqu'il parut imprimé, le bruit courut que des observations et un jugement paraîtraient aussi sur cette nouvelle tragédie comme il en avait été publié sur le *Cid*. Si Corneille y crut, il ne s'en inquiéta pas : il écrivit à un de ses amis : « Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. » Rien ne parut.

On ne peut établir le nombre des représentations d'*Horace* qui furent données jusqu'en 1680. En 1680 les deux troupes de l'*Hôtel de Bourgogne* et de l'*Hôtel Guénégaud*, la seconde formée après la mort de Molière (1673) de la réunion de sa troupe du *Palais-Royal* et de la troupe du *Marais*, furent, par ordre de Louis XIV, réunies en une seule, la *Comédie-Française*, avec le privilège exclusif de jouer les chefs-d'œuvre de notre scène, qu'elle conserva jusqu'en 1791. — Les registres de la *Comédie-Française* nous apprennent que, sauf des lacunes diverses qui n'embrassent pas plus de dix

années, *Horace* y fut joué, de 1680 à 1870, 561 fois. — La comparaison des différentes périodes nous apprend que c'est sous le règne de Louis XV (1715-1774) que ces représentations furent le moins nombreuses (121), que c'est sous le Directoire, le Consulat et le premier Empire (1799-1814) qu'elles le furent le plus (135). — La comparaison des représentations des quatre chefs-d'œuvre de Corneille nous apprend qu'*Horace* fut joué moins souvent que le *Cid* (854 représentations) et que *Cinna* (622), plus souvent que *Polyeucte* (365). — Le rôle de Camille a toujours été un attrait pour les actrices de talent. Il fut le début de Mlle Rachel au *Théâtre-Français* le 12 juin 1838.

Horace est la première des nombreuses tragédies de Corneille dont l'ensemble forme un tableau des grandes époques et des grands drames de l'histoire romaine[1]. *Horace* (1640) représente le patriotisme sous les rois; *Nicomède* (1652), la politique extérieure du Sénat sous la république; *Sertorius* (1662), les guerres civiles et la résistance à la dictature de Sylla; *Pompée* (1641), le dénouement des guerres civiles par la mort de l'adversaire de César; *Cinna* (1640), la fondation de l'empire par la paix et la clémence; *Othon* (1665), la révolution militaire qui suit la chute de la dynastie d'Auguste; *Polyeucte* (1640), la lutte du christianisme et de l'empire; *Attila* (1667), l'invasion des Barbares. Nous énumérons ces tragédies dans l'ordre où la date de leur sujet les classe, sans assigner de place en ce tableau à quelques-unes d'entre elles de moindre signification historique, telles que *Sophonisbe* (1663), *Suréna* (1674), *Tite et Bérénice* (1670), *Pulchérie* (1672), *Héraclius* (1647).

Tous les critiques ont signalé : — l'art consommé et les ressources de génie qui ont tiré des courtes péripéties d'une narration celles d'un drame[2]; — l'industrieuse habileté avec laquelle Corneille les y multiplie et nourrit et anime l'action en partageant entre différents actes le récit du choix des combattants et le récit du combat; — l'intérêt tout nouveau qu'il crée dans le sujet en supposant unies par le sang les deux familles que le combat met aux prises; — d'autre part, l'intérêt général qu'offre la peinture fidèle des mœurs romaines aux premiers temps de la cité[3]; l'in-

1. Voir *Le grand Corneille historien*, par E. Desjardins, 1 vol. in-12, chez Didier, 1861.

2. « C'est de tous les ouvrages de Corneille celui où il a dû le plus à son génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni : tout est de création. Les trois premiers actes, pris séparément, sont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce qu'il a fait de plus sublime, et, en même temps, c'est là qu'il a mis le plus d'art..... pour produire de la variété et des suspensions dans une situation qui est en elle-même si simple, et qui tient à un seul événement, à l'issue d'un combat. » (La Harpe, *Cours de littérat.*, 2e part., liv. I. section 2.)

3. « Dans un cadre de médiocre étendue l'art du poète évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière avec ses institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. » (Géruzez, *Hist. de la littér. franç.*, liv. IV, chap. III.)

térêt particulier que présentent les contrastes divers entre le patriotisme haut et ferme, mais quelquefois attendri[1], du vieil Horace, l'héroïsme âpre et dur d'Horace, l'héroïsme humain de Curiace, la sensibilité patriotique chez une femme, Sabine; l'éloquence des plaidoyers imités, dans le cinquième acte, de Tite-Live.

Ils ont blâmé : — la dualité du sujet, reconnue par Corneille (voir son *Examen d'Horace*), qui est d'abord l'intérêt de Rome, ensuite le salut d'Horace meurtrier de sa sœur; — la violence furieuse de Camille, qui étonne plus qu'elle ne touche; — l'obstination de Sabine à demander une mort qu'on ne peut lui donner[2] ;— le ridicule et l'odieux du rôle de Valère, joyeux de la mort de Curiace son rival, et acharné à poursuivre celle d'Horace.

1. « Dans Corneille l'amour paternel a un caractère particulier de fermeté et de grandeur. Au premier coup d'œil, il semble que don Diègue et le vieil Horace manquent de tendresse : ils n'ont pas, du moins, ce qui chez nous passe pour le signe de la tendresse, je veux dire cette faiblesse et cette agitation que nous appelons sensibilité. Mais prenez ces grandes âmes dans les moments où elles ne se surveillent plus, dans ces moments où quelque coup inattendu ôte à l'homme l'empire qu'il a sur lui-même : prenez le vieil Horace quand ses fils partent pour le combat :

Ah ! (*dit-il*) n'attendrissez pas ici mes sentiments, etc.
(Act. II. sc. VIII.)

« Voilà la tendresse comme doit la ressentir une grande âme qui se trouble et avoue son trouble. Ce vieillard, qui paraît impitoyable et dur, sait même consoler sa fille et sa bru, et les consoler comme on console, c'est-à-dire en prenant part à leurs peines, en les ressentant. Ainsi, lorsqu'en dépit des Horaces et des Curiaces, Rome et Albe ont paru vouloir chercher d'autres combattants :

Je ne le cèle point (*dit-il*), j'ai joint mes vœux aux vôtres, etc.
(Act, III, sc, V.)

« Ainsi, tout Romain qu'il est, il aurait mieux aimé pour ses fils moins de gloire et moins de dangers, et il ne cache pas à ses filles la douleur qu'il a ressentie. Mais les Dieux le veulent et la gloire de Rome l'ordonne : il se soumet. Dirons-nous pour cela que le vieil Horace aime mieux sa patrie qu'il n'aime ses enfants? Non; cela montre seulement que le vieil Horace n'a pas pour sa patrie les mêmes sentiments que pour ses fils; il aime ses enfants avec faiblesse et avec émotion, comme nous les aimons tous; mais il aime sa patrie avec une sorte de fermeté décidée à tout faire et à tout souffrir pour elle.

« Dans le vieil Horace l'amour paternel éclate surtout quand, d'accord avec le devoir, il n'a plus à se contraindre. Voyez cette scène où il sait enfin que son fils a fait triompher Rome, et qu'il est vainqueur et vivant :

O mon fils ! ô ma vie ! ô l'honneur de nos jours ! etc.
(Acte IV, sc. II.)

« Il pleure alors sans plus vouloir se cacher, ce vieux Romain qui, au départ de ses fils, s'accusait d'avoir les larmes aux yeux ; il pleure, et ses larmes de joie nous touchent plus vivement encore que ses larmes d'inquiétude, parce qu'elles nous découvrent le fond de cet amour paternel qui, jusqu'alors, se dérobait à nos yeux avec une sorte de pudeur. » (Saint-Marc Girardin, *Cours de littér. dramatique*, ch. VIII.)

2. « On est las de voir une femme qui a toujours eu une douleur étudiée, qui a proposé (II, VI) à Horace de la tuer afin que Curiace la vengeât, et qui maintenant veut qu'on la fasse mourir pour Horace, parce qu'*Horace vit en elle*. » (Voltaire, *Commentaire*, V, 3.)

BIBLIOGRAPHIE

La première édition d'*Horace* fut publiée in-4°, en 1641, par Augustin Courbé, sous le titre d'*Horace, tragédie* (*sic*)[1], avec un frontispice de Le Brun représentant la fin du combat. Il fut imprimé cinq fois séparément du vivant de l'auteur, de 1641 à 1655.

Il fut traduit pour la première fois en hollandais en 1648 (Amsterdam) par Jean de Witt, depuis grand pensionnaire de Hollande, traduction réimprimée plusieurs fois; pour la première fois en anglais en 1656 (Londres); en allemand en 1662 (Leipzig), avec le *Cid* en 1779 (Gotha), avec le *Cid* et *Cinna* en 1811-1817 (Berlin); en italien en 1800 (Venise).

Horace, dont le succès incontesté ne provoqua aucune polémique, n'a pas été l'objet, comme le *Cid*, de factums ou d'apologies. C'est dans les ouvrages des critiques et des historiens de la littérature française qu'il faut rechercher les appréciations qui en ont été faites.

On ne peut signaler de critique particulière qu'une *Dissertation sur un vers de la tragédie des Horaces*, qui se trouve dans le *Mercure de France* de juillet 1748.

Il n'est pas inutile de mentionner qu'*Horace* a inspiré à Louis David son *Serment des Horaces* (Musée du Louvre, *École française*, n. 150) peint à Rome en 1784, exposé au Salon de 1785.

1. On l'a souvent, à tort, citée ou imprimée sous le titre de *Les Horaces*.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DUC DE RICHELIEU

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à VOTRE ÉMINENCE ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits[1] que j'ai reçus d'elle le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de V. E., eût pu paraître devant elle avec moins de honte si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée[2], qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, « qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité ».

1. Richelieu faisait à Corneille, non pas au nom du roi, mais de ses propres deniers, une pension de 500 écus. Ajoutons que le père du poète, maître des eaux et forêts de 1599 à 1620, avait reçu au mois de janvier 1637 des lettres de noblesse, qu'il méritait, mais qu'on lui avait fait attendre longtemps, et que l'éclat jeté sur son nom par son fils contribua vraisemblablement à lui faire donner.

2. L'historien latin TITE-LIVE, contemporain d'Auguste, qui écrivit en 142 livres, sous le titre d'*Annales*, changé par les copistes anciens en celui de *Décades* (groupes de dix livres), l'histoire du peuple romain depuis ses origines. Il n'en reste que 35 livres. Le récit dont Corneille a tiré sa tragédie appartient au premier livre.

Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert.

Le sujet était capable de plus de grâces s'il eût été traité d'une main plus savante ; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province[1], qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de Votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à V. É.[2], qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs? Et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais qu'aux[3] teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très signalées : l'une, d'avoir ennobli le but de l'art ; l'autre, de nous en avoir facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens[4] de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir ; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur V. É. quand elle honore de sa pré-

1. Corneille habita Rouen jusqu'en 1662. Jusqu'à cette date, il ne venait à Paris que pour faire représenter ses pièces.

2. « Une pension de 500 écus que le grand Corneille fut réduit à recevoir ne paraît pas un titre suffisant pour qu'il dît : *J'ai l'honneur d'être à V. É.* » (VOLTAIRE.)

3. *Qu'aux*, si ce n'est aux. On retrouvera ce tour dans la pièce. Les notes l'expliqueront.

4. Cette expression, usuelle au XVIIe siècle, signifie « homme d'un esprit cultivé et qui sait plaire dans une société polie ». — Corneille fait ici allusion à ce que, dans le prologue de ses comédies de l'*Andrienne* et des *Adelphes*, dit le poète latin Térence dont Scipion Emilien et Lélius, son ami, passaient pour être les collaborateurs.

sence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que, lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter; c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public; et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, MONSEIGNEUR, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium,
Scenæ non levis artifex :
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est[1].

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très passionnément[2],

MONSEIGNEUR,
de V. E.,
Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

1. HORACE, *Odes*, IV, 3 : « C'est à ta faveur seule que je dois d'être montré du doigt par les passants comme un disciple estimable de la scene dramatique, par toi je vis, par toi je plais, s'il est vrai que je plaise. » (Corneille, dans cette citation, a changé en une allusion à son propre théâtre, celle qu'au troisieme vers Horace fait à ses Odes.)

2. Le ton de cette dedicace est conforme aux usages du temps, où les poètes pour la plupart *etaient aux* grands seigneurs qui les pensionnaient ou les attachaient à leur maison.

HORACE

TRAGÉDIE

1639

ACTEURS[1]

TULLE, roi de Rome.
LE VIEIL HORACE, chevalier romain.
HORACE, son fils.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.
SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.
CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.
JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est a Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

1. On a dit au XVIe siècle, et encore au XVIIe, *entre-parleurs*, puis *acteurs*; aujourd'hui on dit *personnages*.

HORACE

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SABINE, JULIE

SABINE

Approuvez ma faiblesse et souffrez ma douleur;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur;
Si près de voir sur soi fondre de tels orages[1],
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages,
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne saurait sans désordre[2] exercer sa vertu[3].
Quoique le mien s'étonne[4] à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et, parmi les soupirs qu'il pousse[5] vers les cieux,

1. *Si près...* Ellipse qu'on s'expliquera soit ainsi: quand on est si près de voir..., l'ébranlement sied bien aux...; soit ainsi: l'ébranlement sied bien aux... quand ils sont si près de voir...

2. *Sans désordre*, sans trouble; sans se sentir ni se montrer troublé.

3. *Exercer*, mettre en pratique; *vertu*, énergie.

4. *S'étonne*, est fortement ébranlé... Le sens et la force étymologiques de ce verbe ressortent du rapprochement contenu dans la phrase célèbre de Bossuet: « O nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de *tonnerre* cette *étonnante* nouvelle: Madame se meurt! » (*Or. fun. de la duchesse d'Orléans.* — Voyez encore vers 671 II, (6).

5. (Ordinairement pousser un soupir, des soupirs, sans complément.) Molière (*Tartuffe*, I, 6).

A l'ardeur dont *au ciel* il *poussait* sa prière.

Corneille (*Cinna*, II, 1):

Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours *vers quelque objet pousse* quelque désir.

Ma constance[1] du moins règne encor sur mes yeux :
Quand on arrête là[2] les déplaisirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme;
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer, pour le sexe, assez de fermeté.

JULIE

C'en est peut-être assez pour une âme commune
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux;
Il ose espérer tout dans un succès[3] douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor[4] comme[5] on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui[6] faut applaudir :
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain[7]:
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour[8],
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,

1. Pris au sens de *fermeté*.
2. *La*, aux soupirs. Quand on soupire sans pleurer.
3. *Succès* : 1° sens général, résultat ; 2° sens particulier, résultat heureux.
4. *Encor*. L'usage autorise dans les vers cette orthographe qui réduit *encore* à deux syllabes.
5. *Comme* usité au XVII° siècle dans le sens de *comment*. MOLIÈRE (*Mis* I, 2)

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

Voyez encore *Horace*, vers 864 (III, 3), 1067 (IV, 1), 1450 (V, 2).
6. *Lui* est régi par *applaudir*. L'usage presque constant du XVII° siècle est quand un infinitif précédé d'un verbe a un régime, de placer ce régime avant le premier verbe. Le datif qui précède *falloir* est ordinairement son régime. Il *me, te, lui, nous* faut sortir.

7. *Var.* Je suis Romaine, hélas! puisque mon époux l'est;
L'hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt. (De 1631 à 1656).

On sent le mérite du changement fait par le poète.
8. *Respirer le jour*. Ellipse d'une heureuse hardiesse. On respire l'air éclairé par la lumière du jour. On dit ordinairement *respirer* sans complément, ou *respirer l'air du jour*, ou *voir la lumière*.

Fais-toi des ennemis que je puisse haïr[1].
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en[2] peux voir l'effet que par la guerre:
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées[3]
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées[4].
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule[5].
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois.
Albe est ton origine : arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur[6] de ses enfants;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle[7],
Ses vœux seront pour toi, si tu n'est plus contre elle.

1. « Vers resté en proverbe » (Voltaire.)
2. *En*. L'effet des promesses des dieux.
3. *Couronnées*. Suppléez, des palmes de la victoire, comme dans *Polyeucte* (II, 6), des palmes du martyre;

... Où déjà sa bonté (de Dieu) prête à me couronner.

Autre emploi figuré de ce verbe (*Cinna*, V, 2):

Et loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.

4. Est-il sûr que Sabine les connût?
5. Romulus était petit-fils de Numitor, roi d'Albe. — L'usage de Corneille, et en général du xviie siècle, est de franciser les terminaisons latines des noms propres latins. L'usage aujourd'hui a rejeté beaucoup de ces terminaisons francisées.
6. Aujourd'hui bonheur (de bon heur, comme *malheur* de mal heur).
7. *Se laisser*, avec un verbe actif qui a pour régime le pronom *se* précédant *laisser*, signifie *permettre de*. Dans cette locution l'emploi de *à* pour *par* est usuel au xviie siècle. Racine (*Phèdre*, I, 3):

A quels affreux desseins *vous laissez-vous tenter?*

Pascal: *Se laissant conduire à* leurs intérêts. — Sur *amour*, voyez page 16, note 3.

JULIE

Ce discours me surprend, vu que[1] depuis le temps
Qu'on a contre son[2] peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirais la vertu qui réduisait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux,
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes[3].

SABINE

Tant qu'on ne s'est choqué[4] qu'en de légers combats
Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine[5],
Oui, j'ai fait vanité[6] d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie[7] en faveur de mes frères,
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais, aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encore être toute Romaine,

1. Tour lourd et froid, condamné par Voltaire.

2. *Son*. Le peuple d'Albe.

3. *Fait toutes vos craintes*. « On ne fait pas une crainte, on la cause, on l'impose, on l'excite, on la fait naître. » (Voltaire.) Encore moins *faire des craintes*. Mais on dira : cela *fait ma terreur*, comme : cela *fait ma joie*.

4. Ou *se heurter*. *Choquer*, *heurter*, *blesser*, *offenser*, ont eu le sens physique qu'a ici le premier, avant de prendre le sens moral.

5. *Flatter* a aussi le sens physique et le sens moral. Ici, adoucir : « Quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine. » (Vauvenargues, portrait de *Clazomène*.)

6. J'ai été fière. Voy. vers 485 (II, 3) et Molière (*Mis.*, I, 2) :

Ce style figuré dont on fait vanité

Tirer vanité de ne se prend qu'en mauvaise part.

7. Quelque maligne joie en son cœur s'élevait
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
(*Pompée*, III, 1.)

Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux[1].
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome ;
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à[2] tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire,
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus et ma haine aux vainqueurs.

JULIE

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
En des esprits divers, des passions diverses[3]!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendait l'orage[4],
De tous les deux partis détestait[5] l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier [6], quand elle sut qu'on avait pris journée [7],
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!

1. *Tant de sang qui...* « Ce n'est pas ce *tant* qui est si précieux, c'est le *sang*. Il fallait dire : au prix d'un sang qui... *Tout* est inutile. » (VOLTAIRE.)
2. Impartiale entre.
3. Les mêmes malheurs produisent souvent des sentiments différents chez des esprits différents. — *Traverses*, événements malheureux qui se mettent en travers de notre route. Voyez vers 1203 (IV, 4).
4. *De la... l'orage.* On dit : l'orage éclate, la guerre éclate. D'où l'orage de la guerre. Mais on ne dira pas l'orage d'un combat, d'une mêlée. Mais, comme le moindre combat est un orage qui fond et éclate sur Camille, la hardiesse de Corneille se justifie.
5. *Détestait*, maudissait. Voyez vers 790 (III, 2).
6. *Hier* ne forme qu'une syllabe, selon l'usage suivi avant Boileau :

> Mais hier il m'aborde, et me serrant la main.
> (*Sat.*, III.)

7. « On prend *jour*, et on ne prend point *journée*, parce que *jour* signifie *temps*, et que *journée* signifie *bataille* : la journée de Fontenoy. » (VOLTAIRE.)

Hier, dans sa belle humeur[1], elle entretint Valère ;
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère :
Son esprit, ébranlé par les objets[2] présents,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle[3] ;
Le soin que j'ai de lui[4] me fait tout craindre d'elle ;
Je forme des soupçons d'un[5] trop léger sujet.
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet[6].
Les âmes rarement sont de nouveau blessées[7],
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens
Ni de contentement qui soient pareils aux siens.

JULIE

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures :
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE

Voyez qu'[8] un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à[9] la faire parler,
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.

1. *Belle humeur*, joie, gaieté. S'emploie plutôt dans le style plaisant. L'*Ovide en belle humeur* est un poème burlesque de D'Assoucy.
2. *Objet*. Ce qui est placé devant les yeux ou l'esprit. Voyez même page, note 6.
3. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, *amour* était des deux genres. L'usage aujourd'hui les lui maintient seulement au pluriel et n'autorise le féminin au singulier que pour le sens de *passion amoureuse*.
4. *Le soin*. L'intérêt que je lui porte.
5. *D'un*, sur, d'après. *De* est régi par le verbe.
6. *Objet*, objet présent au cœur, personne aimée. Sens fréquent. *Polyeucte* (II, 2) :

> Adieu, trop vertueux *objet*, et trop charmant.

7. *Blessées*, atteintes par l'amour. *Polyeucte* (I, 3) :

> Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
> Je ne lui cachais point combien j'étais *blessée*.

RACINE (*Phèdre*, I, 3) :

> Ariane, ma sœur, de quelle amour *blessée* !...

8. *Voyez que*, remarquez que, ou, comme... « Ce tour a vieilli ; c'est un malheur pour la langue ; il est vif et naturel ; il mérite, je crois, d'être imité. » (VOLTAIRE.)
Polyeucte (II, 2) :

> Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sévère
> N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

9. On dit plutôt *essayer de* et *s'essayer à*, dont le sens est différent.

Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à[1] cacher ses soupirs.

SCÈNE II

CAMILLE, JULIE

CAMILLE

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que[2], plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique[3] bien,
Mourir pour son pays ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes soupirs ou digne de ma haine,
Hélas!

JULIE

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère.
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire.
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis[4]
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

1. *A* équivaut à *pour*. Voyez encore vers 424 (II, 3).
2. *Croit-elle ma douleur... et que...* Ce changement de tour n'est pas rare. Voyez vers 1188, 1193 (IV, 4), et Molière (*F. sav.*, IV, 3) :

> Je vois *votre chagrin*, et *que* par modestie
> Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie.

3. « Unique n'admet ni de *plus* ni de *moins*. » (Voltaire.)
4. Reposé, tranquille. *Polyeucte* (III, 5) :

> Et les occasions tentent *les plus remis*

Rodogune (V, 1) :

> J'en recevrai le coup d'un *visage remis*.

CAMILLE

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de[1] les mériter.

JULIE

Quoi! vous appelez crime un change[2] raisonnable?

CAMILLE

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE

D'un serment solennel qui peut nous dégager[3]?

JULIE

Vous déguisez en vain une chose très claire :
Je vous vis encore hier[4] entretenir Valère;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage :
De mon contentement un autre était l'objet.
Mais, pour sortir d'erreur, sachez-en le sujet;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime[5] parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur

1. Le XVIIe siècle emploie la préposition *de* après les verbes *aimer*, *désirer*, *souhaiter*, après lesquels nous la supprimons, et après beaucoup de verbes (*chercher*, *conclure*, *tarder*, *réduire*, etc. voyez Molière) que nous faisons suivre de *à*.

2. *Change*, changement. Voyez vers 816 (III, 2). *Le Cid* (III) :

Et vous m'osez pousser à la *honte du change*.

N'est plus usité que dans *perdre au change*.

3. *Obliger*, lier, *dégager*, délier. Métaphore juste, précise et suivie.

4. Voyez page 15, note 6.

5. *Estimer*, *apprécier*, *priser*, ont : 1° le sens général de juger; 2° le sens particulier de juger comme bon et bien.

Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire[1].
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre[2],
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis,
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors[3] extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!
Et combien de ruisseaux[4] coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme;
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir[5] recours à la voix des oracles.
Ecoutez si celui qui me fut hier rendu[6]
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu[7].
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux[8]:
« Albe et Rome demain prendront une autre face;
Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
Et tu seras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance,
Et, comme le succès passait mon espérance[9],

1. Le sens étymologique est : somme payée au soldat pour acheter le *sel*; métaphoriquement, compensation, récompense.
2. *Le jeta par terre* ne serait pas plus admis auj. que son équivalent *mit a bas.* (Voyez vers 70.)
3. *Lors.* Etym.: la ore ou ores (heure). D'ou *pour lors; alors* (à l'ore); *dorénavant* (d'ore en avant, à partir de cette heure en avant); *désormais* (dès l'ore en plus : comme dans la locution *n'en pouvoir mais*, n'en pouvoir plus).
4. Ruisseaux de sang (*Le Cid*, IV, 3); ruisseaux de vin (BOILEAU, *Sat.* III).
5. *M'a fait avoir.* Voy. vers 362, et *Polyeucte* (IV, 3) :

Madame, quel dessein *vous fait me demander ?*

6. *Rendu.* Un oracle est une *réponse* que *rend* le dieu interrogé.
7. *Eperdu.* Du vieux français *esperdre.*
8. *Travaux*, épreuves, tourments.
9. Cf. RACINE (*Andromaque*, V, 5) :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance (attente).

J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès[1] : je rencontrai Valère,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire.
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui[2] :
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui :
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace[3].
Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux ;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde ;
Mon esprit rejetait ces funestes objets,
Charmé des doux pensers[4] d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes[5] ;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite ;
Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;
Ils s'effaçaient l'un l'autre ; et chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;

1. *Excès* est en rapport exact avec *passer* (excéder).
2. Le XVIIe siècle emploie usuellement *ennui* au sens de *tourment*. RACINE (*Iphig.*, IV, 4) :

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.

3. On ne dirait plus que *froideur*.
4. Verbe employé substantivement, comme : le coucher, le lever, le dîner, le boire et le manger. Voy. *le Cid* (I, 337) : *ce penser suborneur; Polyeucte* (II, 28; III, 328) : *des pensers si bas*; etc. LA FONTAINE (III, 1) :

Comme ils se confiaient *leurs pensers* et leurs soins :

MOLIÈRE (*Tart.*, III, VII) :

..... Le *seul penser* de cette ingratitude.

Et encore dans A. Chénier :

Sur des *pensers nouveaux* faisons des vers antiques.

5. *Charmé, charmantes* (Voy. vers 271). Pris au sens étymologique des verbes *charmer, enchanter*, exercer une action magique ; d'où : *être sous le charme, sous l'enchantement ; le charme est rompu*. Voyez encore vers 819. — *Charmé, enchanté*, dans le sens de content, ravi, est non pas trivial, mais familier.

Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE

Dure à jamais le mal[1], s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous[2],
Cher amant, n'attends plus d'être[3] un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCÈNE III

CURIACE, CAMILLE, JULIE

CURIACE

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome;
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains[4].
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et, comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

1. Subjonctif avec suppression de *que*, et inversion. Tour usité dans les souhaits. CORNEILLE (*Rodogune*, V. 1):

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge!

2. RACINE (*Phèdre*, II, 6):

Votre père l'emporte et Phèdre *a le dessus*.

3. On dit aussi : espérer *de*, souhaiter *de*. — *Attendre de*, *à*, signifie aussi *différer* : « Pour juger ce qu'il est, *attendez de* savoir ce qu'il a fait. » (J.-J. ROUSSEAU, *Emile*, V.)

Faudra-t-il sur sa gloire *attendre* à m'exercer?
(BOILEAU, *Epît.* I.)

4. Les fers meurtrissent, déchirent, rougissent les mains, comme le sang d'un ennemi.

CAMILLE

Curiace, il suffit, je devine le reste :
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée.
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer[1];
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer ;
Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître[2].
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'Etat à sa famille?
Ne regarde-t-il[3] point Rome plus que sa fille?
Enfin, notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse ;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville[4]:
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle[5];
Je soupirais pour vous en combattant pour elle;
Et, s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups[6],
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

1. *Mé, mes*, préfixe péjoratif et privatif : médire, méprise, mécompte, mésalliance, etc.

2. *Plus... plus...* Le premier joue le rôle de régime direct ; le second, le rôle d'adverbe.

3. *Regarde*, a égard à, songe à.

4. On ne dirait plus aujourd'hui que *ma patrie*.

5. *La querelle*, la cause, l'intérêt de, dans un débat, dans un danger. (Voyez encore vers 376, II, 1). Le *Cid* (I, 3) Mon bras, dit Don Diègue,

Trahit donc *ma querelle* et ne fait rien pour moi.

Racine, *Athalie* (III, 7) Joad, dans une apostrophe à Dieu :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

6. En venir *aux mains* n'a pas le même caractère familier.

Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre durait, je serais dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès[1].

CAMILLE

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle[2]?

JULIE

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE

L'aurait-on jamais cru! Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendaient, pour donner[3], que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et, l'ayant obtenu: « Que faisons-nous, Romains,
Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?
Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes;
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux;
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes:
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défaits leur donne l'autre en proie,
Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,

1. *Succès*, résultat, Voyez page 12, note 3.

2. *Et le moyen...?* Ellipse usuelle. « *Le moyen* de sauver des gens si obstinés à se perdre ? » (BOSSUET, *Hist. des variations.*) — Autre ellipse moins forte RACINE, *Ath.*, IV, III):

Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

On dit aussi: *le moyen que...?* suivi d'un subjonctif.

3. *Donner*, employé comme neutre, se jeter sur, tomber dans, heurter, choquer: 1° avec un régime: le navire donna sur un écueil; donner dans le panneau; donner « d'un poignard dans le sein » (*Cinna*, III, 2); 2° sans régime: la cavalerie donna, on chargea. On dit aussi donner sur l'ennemi.

Dénué[1] d'un secours par lui-même détruit.
Ils ont assez longtemps joui de nos divorces[2] :
Contre eux dorénavant[3] joignons toutes nos forces.
Et noyons dans l'oubli ces petits différends
Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
Que si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
Pourvu qu'à moins de sang[4] nous voulions l'apaiser,
Elle nous unira, loin de nous diviser.
Nommons des combattants pour la cause commune ;
Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
Que le faible parti prenne loi du plus fort ;
Mais, sans indignité [5] pour des guerriers si braves,
Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
  Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami ;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Volaient, sans y penser [6], à tant de parricides,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix [7].
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

1. C'est, par étymologie, le même mot que *dénudé* (nu, primitivement *nud*). De même cru, primitivement *crud*.

2. *Divorce*. Au fig. ; séparation ; comme ici, dissension. — Cf. *Sertorius* (III, 1) :

Avec les faux Romains elle (Rome) a fait plein divorce.

3. Voyez page 19, note 3.

4. Au prix de moins de..., comme on dit : à bon prix, à bas prix, à peu de prix.

5. Sans déshonneur pour des... sans déshonorer des...

6. *Sans y penser* équivaut à *sans qu'ils y pensent*, qui seul serait aujourd'hui conforme à la règle grammaticale. Elle exige que *sans*, *pour*, *après*, *avant*, suivis d'un infinitif, et *en* suivi d'un participe présent, se rapportent au sujet de la proposition (sujet qui est ici *leurs mains*).

7. Voltaire n'a pas signalé l'étrangeté de *un front couvert d'ardeur pour un choix*.

CAMILLE

O dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme[1].
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
D'un et d'autre côté[2], l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères,
Et mes désirs ont eu des succès[3] si prospères,
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain[4]
Le bonheur sans pareil[5] de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

1. *Tout est libre*, tous les passages sont libres en attendant que...
2. On dirait aujourd'hui *de part et d'autre*.
3. *Succès*, résultat, comme aux vers 18, 274.
4. *A demain*, pour demain.
5. Incomparable, dirait-on, ce semble, aujourd'hui. « *Le bonheur sans pareil* n'était pas si ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut Boileau qui proscrivit toutes ces expressions communes de *sans pareil*, *sans seconde*, *a nul autre pareil*, *à nulle autre seconde*. » (Voltaire.) Voyez Boileau, *Sat.* II, vers 38 et suiv.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

HORACE, CURIACE

CURIACE

Ainsi, Rome n'a point séparé son estime ;
Elle eût cru faire ailleurs [1] un choix illégitime.
Cette superbe ville [2], en vos frères et vous,
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
D'une [3] seule maison brave toutes les nôtres ;
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois ;
Et, puisque c'est chez vous que mon heur [4] et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part [5] autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,

1. Dans une autre famille que la vôtre.
2. Ville *orgueilleuse*. Racine (*Athalie*, V, 1) :

L'arche qui fit tomber tant de *superbes tours*.

Aujourd'hui l'épithète ainsi placée signifierait *belle*, *magnifique*, comme ailleurs dans Racine (*Andromaque*, I, 2) cette ville (Troie)

Si superbe en remparts, en héros si fertile.

3. *Par*, *par le moyen de*. Le XVII[e] siècle emploie usuellement *de* après les verbes passifs ou neutres.
4. Voyez page 13, note 6.
5. Voyez page 19, note 5.

Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir et de choisir si mal.
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle[1].
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil[2] :
Mon esprit en conçoit une mâle assurance;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et, du sort envieux[3] quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi[4]; mais mon âme ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement :
Ce noble désespoir périt malaisément[5].
Rome, quoi qu'il en soit, ne se sera point sujette
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite[6].

CURIACE

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie

1. Voyez page 22, note 5.
2. Vers 1415 (V, 1) : Quand *la gloire nous enfle*. *Pompée* (III, 4) : César :

De *quel orgueil* nouveau *m'enfle* la Thessalie,

c'est-à-dire la victoire de Pharsale.
3. On dit aussi sort *jaloux*, qui se refuse à satisfaire les désirs. *Envier* se prend souvent dans le sens de *refuser*. Voyez vers 769 (III, 2), et *Sertorius* (III, 2) :

De votre lieutenant *m'envîrez-vous le nom ?*

4. On dit aussi *trop présumer de*.
5. C'est-à-dire un homme animé d'un si noble désespoir est difficile à vaincre et à tuer.
6. *Que ne*... équivaut à *sans que*.

Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés[1] j'ai des pleurs à répandre,
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'Etat perdaient moins en ma mort[2].

CURIACE

A vos amis pourtant permettez de le craindre :
Dans un si beau trépas, ils sont les seuls à plaindre ;
La gloire en est pour vous et la perte pour eux ;
Il vous fait immortel et les rend malheureux.
On perd tout quand on perd un ami si fidèle...
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II

HORACE, CURIACE, FLAVIAN

CURIACE

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE

Eh bien ! qui sont les trois ?

FLAVIAN

Vos deux frères et vous.

1. *Tous* est explétif et se supprime dans une alternative seulement double.
2. Variante : *à ma mort*. — *A* pouvait prêter à l'équivoque et paraître signifier *au moment de* Ainsi s'explique peut-être le changement fait par le poète.

CURIACE

Qui?

FLAVIAN

Vous et vos deux frères[1].
Mais pourquoi ce front[2] triste et ces regards sévères?
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE

Non, mais il me surprend.
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous me recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE

Porte-lui ma réponse, et nous laisse[3] en repos.

1. « Ce n'est pas ici une battologie; cette répétition est sublime par la situation. Voilà la première scène au théâtre où un simple messager ait un effet tragique en croyant apporter des nouvelles ordinaires. J'ose croire que c'est la perfection de l'art. » (VOLTAIRE.) Voyez encore *Cinna*, I, 289.

2. Équivaut à *air*, comme dans *Pompée* (II, 82) :

... Il s'avance au trépas
Avec le même *front* qu'il donne les États.

3. L'usage constant du XVII[e] siècle est, quand plusieurs impératifs se suivent, de faire précéder le dernier de son régime. *Le Cid* (I, 5) :

.... Va, cours, vole, *et nous venge*.

LA FONTAINE (*Fables*, III, 1) :

Passez votre chemin, la fille, *et m'en croyez*.

MOLIÈRE (*Bourg. gentilh.*, II, 6) : « Quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, *et me donnez* mon bonnet de nuit. »

SCÈNE III

HORACE, CURIACE

CURIACE

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre !
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort !
Je mets à faire pis[1], en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
C'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance[2] une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur,
Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes[3].
Combattre un ennemi pour le salut de tous
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire :
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,

1. Je *mets au défi* de faire pis.
2. Voyez page 12, note 1.
3. *Ordre*, marche ordinaire des choses humaines. *Fortunes*, conditions, sorts.

Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité ;
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté[1] pour suivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,
Et, puisque par ce choix Albe montre, en effet,
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait[2],
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome.
J'ai le cœur aussi bon[3], mais enfin je suis homme ;
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Prêt d'épouser[4] la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire[5].
Encor qu'[6] à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :

1. Sens neutre : *délibére, hesite*

2. *Faire*, dans la langue du xvii[e] siècle, remplace souvent le verbe précédent pour en éviter la répétition (voyez vers 604, II, 5). « Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes » (BOSSUET, *Or. fun. de la reine d'Angleterre*.)

3. *Courage*. On dirait aujourd'hui en ce sens : le *cœur ferme*. Sur cet emploi de *bon*, voyez vers 615 (II, 6).

4. Le xvii[e] siècle disait indifféremment *prêt à* et *prêt de* (voyez encore vers 1486 et 1545 (V, 3). RACINE (*Phèdre*, V, 5) :

Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.

Aujourd'hui on dit *prêt à* (disposé à), *près de* (sur le point de).

5. C'est-à-dire : Que je suis malheureusement condamné à vous tuer dans l'intérêt de mon pays.

6. *Encore que*, quoique. Etymologiquement, même au moment où, à l'heure où... Voyez page 19, note 3.

J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte,
Et, si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
Et, si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité[1]
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté,
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie:
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher[2] enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue[3].
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
Comme notre malheur, elle est au plus haut point:
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte,
Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,

1. « Sorte de contradiction. On ne peut *faire vanité* de ce qui est *solide*. Il fallait : *dont je fais gloire*. » (La Harpe.) La langue de Corneille n'attache pas un sens défavorable à *faire vanité*. Voyez page 14, note 6.
2. C'est-à-dire retrancher, couper court.
3. « A ces mots on se récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vu de si sublime ; il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de grand, non seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. » (Voltaire.)

En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir[1] ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV

HORACE, CURIACE, CAMILLE

HORACE

Avez-vous su l'état qu'on fait[2] de Curiace,
Ma sœur ?

CAMILLE

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE

Armez-vous de constance[3], et montrez-vous ma sœur,
Et, si par mon trépas il retourne[4] vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays et sait montrer à tous
Par sa haute vertu qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée :
Mais, si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez[5] point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler et votre cœur se presse[6].

1. Archaïsme. Littéralement *vois ici* ma sœur venir.
2. *Faire état de*, tenir en estime. *Nicomède* (II, 2) :

> Si Rome *fait état* de cette nourriture
> (d'Attale, nourri, élevé à Rome).

Voltaire regrette que cette locution ne soit plus en usage.

3. Voyez page 12, note 1.
4. *Retourner*, reprendre le chemin que l'on a fait. Aujourd'hui *retourner* signifie particulièrement aller de nouveau *là ; revenir*, venir de nouveau *ici*. Cette distinction n'était point encore définitive.
5. Etym. mettre tout *près* (*proche*), sous les yeux, *objecter*. Voyez page 16, note 2.
6. *Se serre*

Consumez[1] avec lui toute cette faiblesse ;
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.
(*A Curiace.*)
Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V

CURIACE, CAMILLE

CAMILLE

Iras-tu, Curiace[2]? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir ou de douleur ou de la main d'Horace[3].
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi[4] ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait[5] de moi ;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ;
Ma flamme au désespoir passe jusques[6] au crime,
Elle se prend au ciel[7] et l'ose quereller.
Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

1. *Épuise*, dépense tout.

2. *Var.*. Iras-tu, ma chère âme...?

« *Chère ame* ne révoltait point en 1639 (lisez 1640), et ces expressions tendres rendaient encore la situation plus haute. Depuis peu même une grande actrice (Mlle Clairon) a rétabli cette expression *ma chère ame.* » (VOLTAIRE.) Supprimée à partir de 1656 par Corneille, elle était maintenue par l'*Hotel de Bourgogne.* (Voyez MOLIÈRE, *Impromptu de Versailles*, sc. 3.)

3. Ou de *ma* douleur, ou de la main..., serait plus correct, parce que *mourir de douleur* ne fait qu'une locution indécomposable qui ne permet pas de détacher ensuite *mourir* pour lui donner un autre complément.

4. *Emploi*, usage que l'on fait de. A ce combat où l'on se sert de mon courage.

5. Voyez page 33, note 2.

6. *Dépasse* la limite et va *jusques*... Le premier sens de *passer* est d'ailleurs *aller* : *va* jusques au crime.

7. *Se prendre à*, comme *s'attaquer à*, *se saisir de*. Ordinairement *s'en prendre à*. Voyez vers 817 (III, 2) *Le Cid* (IV, 5) :

Quel courage assez vain *s'oserait prendre à lui?*

MOLIÈRE (*Misanthr.*, II, 5) :

C'est ainsi qu'aux flatteurs il faut partout *se prendre*
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

CAMILLE

Non, je te connais mieux, tu veux qne je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie[1].
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien;
Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE

Que je souffre à mes yeux[2] qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu[3]
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras[4] que par moi :
Tu m'as commis[5] ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

CURIACE

Avant que d'être[6] à vous je suis à mon pays.

CAMILLE

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari!

CURIACE

Telle est notre misère;

1. *A*, auprès de.
2. *A mes yeux* dépend de *ceigne*, quoique placé dans la proposition principale.
3. *Vertu* est pris au sens de *courage*.
4. Aujourd'hui *ne* serait répété après *ni*.
5. *Commettre* pris au sens de confier. Racine (*Athalie*, II, 7) :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

On dit aussi : commettre quelqu'un au soin de...

6. Aujourd'hui on dit : ou, *avant d'être*, ou, *avant que je sois*.

Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête

CURIACE

Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez[1], Camille?

CAMILLE

Il faut bien que je pleure;
Mon insensible amant ordonne que je meure :
Et, quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau;
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine[2].

CURIACE

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours[3]!
Et qu'un bel œil est fort[4] avec un tel secours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
Ma constance contre elle à regret s'évertue[5].
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace :
Faible d'avoir[6] déjà combattu l'amitié,
Vaincrait-elle[7] à la fois l'amour et la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,

1. Voyez RACINE (*Bajazet*, III, 1; IV, 5; *Iphigénie*, IV, 1; *Britannicus*, V, 1); VOLTAIRE (*Zaïre*, II, 3; IV, 2).
2. *Alors que*. Voyez page 19, note 3.
3. On dit *tenir*, non *avoir* des *discours*. On dit le *langage*, non les *discours* des pleurs. On dirait bien des *larmes éloquentes*. On dit aussi le langage des fleurs.
4. Expression usuelle dans la galanterie au temps de Corneille. *Polyeucte*. (I, 1) :

Sur mes pareils, Néarque, *un bel œil est bien fort.*

5. *Constance*. Voyez page 12, note 1. *S'évertuer*, déployer toute sa *vertu* (au sens d'énergie, force). Voyez vers 553, et la note 3, page 35.
6. *D'avoir*, *par suite de...*, *pour* avoir...
7. *Elle*, ma vertu (au vers 582).

Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous :
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible a cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !
En[1] faut-il plus encor? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime[2]?

CAMILLE

Ne fais point d'autres crimes, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux :
Oui, je te chérirai, tout[3] ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide[4].
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais, au lieu de te distraire[5];
Et je te traiterais comme j'ai fait[6] mon frère.
Hélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui;
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme!

SCÈNE VI

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE

CURIACE

Dieux! Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur
Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage[7],
L'amenez-vous ici chercher même avantage[8]?

1. *En.* Faut-il plus encore *de ce que je fais ?* Faut-il ajouter à ce que je fais ?
2. Le *crime* de ne plus aimer Camille, de *renoncer à sa foi.*
3. Tout ingrat (que tu seras), *quoique* ingrat.
4. Etre fratricide, voilà quel serait *l'autre crime* de Curiace.
5. *Distraire*, détourner. — (*Distraire* et *détourner* s'emploient aussi tous deux dans le sens de *dérober*).
6. Voyez page 31, note 2.
7. *A* équivalant à *par ;* voyez page 13, note 7.
8. Même triomphe sur moi.

SABINE

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche.
Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavoûrais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère ?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin, je veux vous faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien;
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance et rompez-en la chaîne,
Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, et Rome[1] ; il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi[2]! vous souilleriez une gloire si belle
Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
Le zèle du pays vous défend de tels soins[3],
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins[4].
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc.
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.

1. *Et* équivaut à *ainsi que*. Voyez vers 1213 (IV, 4), et *Polyeucte* (V, 2) :

La raison me l'ordonne et la loi des Chrétiens.

2. *Mais quoi!* mais que dis-je? Elle se refute elle-même ironiquement.
3. *Soins*, préoccupations, précautions, artifices.
4. Si vous étiez moins l'un pour l'autre, moins unis par le sang. On dit usuellement : Je ne lui suis rien (je n'ai avec lui aucun lien de parenté). Voyez vers 624 et 699 (II, 8).

Quoi ! me réservez-vous à voir[1] une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encore d'un sang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne ;
Le refus de vos mains[2] y condamne la mienne.
Sus donc[3], qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu[4] n'arrête vos épées ;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici[5] pour aller jusqu'à vous.

HORACE

O ma femme !

CURIACE

O ma sœur !

CAMILLE

Courage, ils s'amollissent.

SABINE

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlissent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs[6],
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE

Que t'ai-je fait, Sabine ? et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?

1. Me conservez-vous pour me faire voir...? Me destinez-vous à voir... ?
2. Le refus (que vous me faites) de vos mains pour me tuer.
3. *Sus !* interjection, pour exhorter : Allons, courage !
4. *Au milieu ;* placé, se plaçant entre vous. Comparez *intercepter*.
5. *Ici.* Elle montre sa poitrine. RACINE (*Iphig.*, IV, 61) : Achille dit à Agamemnon :

Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

6. POLYEUCTE (IV, 3) :

Est-ce là ce beau feu ? Sont-ce là tes serments

Que t'a fait mon honneur? et par quel droit[1] viens-tu
Avec toute ta force[2] attaquer ma vertu[3]?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée[4],
Et me laisse achever cette grande journée,
Tu me viens de réduire[5] en un étrange point;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en[6] est assez honteuse.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs[7]?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse[8],
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;

1. Aujourd'hui on dirait *de* quel droit? On a vu ailleurs, et fréquemment, le xviie siècle employer *de* où aujourd'hui on emploie *par*.
2. La *force*, la *puissance* que donne sur quelqu'un l'amour qu'on lui inspire. « Sa grâce est la plus *forte* », dit Alceste (Molière, *Misanthr.*, I, 1).
3. Voyez page 35, note 3.
4. Fortement ébranlée. Voyez page 11, note 5.
5. Voici un exemple frappant de l'usage constant où est le xviie siècle de placer avant le groupe formé par deux verbes le régime du second.
6. La dispute *de la victoire*, la nécessité où tu m'as mis de te la disputer.
7. Avez-vous égard à des pleurs?
8. Vous feraient partager leur faiblesse. — *Part*, dans le sens de *participation à* : voyez vers 92 (I, 1).

Et, si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE

HORACE

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout quelles ne sortent.
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont [1] ferait qu'avec justice
On nous imputerait [2] ce mauvais artifice :
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE

J'en aurrai soin. Allez, vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent [3].

CURIACE

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments;
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux [4].

1. Voyez page 38, note 4.
2. *Imputer*, proprement mettre sur le compte de... Cf. *supputer* (compter).
3. « Des pays ne demandent point de devoirs; la patrie *impose des devoirs*, elle en *demande l'accomplissement* » (VOLTAIRE).
4. « J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai pas trouvé » (VOLTAIRE).

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

SABINE

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins[1];
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las![2] quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble[3] et sœur des autres;
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance[4], et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains,
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains[5],
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire[6]
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;

1. Voyez page 38, note 3. — Mot d'un emploi très élastique dans la poésie. Par exemple La Fontaine (XI, 8): les soins de l'avenir, Racine (*Britannicus*, IV, 4), les soins officieux de Locuste; etc.

2. Aujourd'hui on ne dirait plus que *hélas*! (hé! las!)

3. On dirait aujourd'hui Soyons *en même temps*, ou, *à la fois*, femme de l'un et... Racine (*Iphigénie*, IV, 6)

J'ai votre fille ensemble et ma gloire à venger.

4. Voyez page 12, note 1.

5. Ellipse d'un verbe. Cf. vers 732, 734, même scène.

6. *Que* équivalent à *si ce n'est*, sens ordinaire avec *sans*, ou une interrogation. On en trouvera trois exemples dans une seule fable de La Fontaine (II, 13), vers 12, 19, 20.

Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang.
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille;
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur,
  Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de[1] m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent[2] un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer[3] dans plus d'obscurité.
Tu charmais[4] trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche[5],
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche[6].
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose[7],
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause[8],
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon âme;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est donc là cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?

1. S'arroge le droit, prétend.
2. *Pousser*, ici projeter, lancer. CHATEAUBRIAND (*Génie du Christ.*, II, IV, 12) « Un rayon *pousse* au loin dans le sein des ombres une douteuse et tremblante aurore. » — Voyez sur l'emploi de *pousser*, page 11, note
3. *Abimer*, proprement *plonger* dans un abime.
4. Voyez page 20, note 5.
5. S'en irrite. — Voyez 1200 (IV, 4) et 1628 (V, 3).
6. On dit aussi, en ce sens, *répit*.
7. *Se proposer*, ici, non pas ormer un dessein, mais se mettre devant les yeux, se représenter dans l'avenir.
8. Voyez page 43, note 5.

Et de quelle façon punissez-vous l'offense
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCÈNE II

SABINE, JULIE

SABINE

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous?
Est-ce la mort d'un frère ou celle d'un époux?
Le funeste succès[1] de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties[2]?
Et, m'enviant[3] l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE

Quoi! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE

Vous faut-il étonner[4] de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et, par les désespoirs[5] d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.

1. Voyez page 12, note 3.
2. Sens propre, *victime*. *Polyeucte* (V, 5) :

> Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.

Des spectateurs à ce vers de l'Agrippine de Cyrano de Bergerac : « Frappez, voilà l'hostie », prononcé contre Séjan, s'y trompèrent et s'écrièrent : « Oh! le méchant, il veut tuer Notre Seigneur! » Voltaire regrette que le mot ne s'emploie plus que dans le sens religieux de Jésus-Christ *victime* qui s'offre pour les hommes.
3. Voyez page 27, note 3.
4. Aujourd'hui : Faut-il vous étonner? Ce tour supprime un des deux pronoms de l'autre tournure : Faut-il que vous vous étonniez?
5. Voltaire regrette que l'usage n'ait pas autorisé ce pluriel comme ceux de : espérance, crainte, déplaisir, douleur, etc. Lamartine l'a employé.

Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer :
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches[1],
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix :
Tous accusent leurs chefs, tous détestent[2] leur choix;
Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez;
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse
Et charme tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée[3];
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que[4] pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent?

JULIE

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,

1. Malherbe condamnait la rime de deux mots de même racine. *Approches*, dans le sens militaire, ne s'emploie plus que pour signifier les travaux faits à couvert pour s'approcher d'une ville assiégée. — Voyez encore vers 1245, 1346 (IV, 4).
2. Maudissent. Voyez page 15, note 5.
3. Sous-entendez : disent-ils. Julie rapporte, sous la forme indirecte, ce qu'ils ont dit.
4. *Que* dépend de *plutôt* (avant-dernier vers).

Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps,
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La présence des chefs à peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée ;
Le roi même s'étonne[1], et pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord[2],
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change[3] à leurs bontés agrée.
Quel impie osera se prendre à[4] leur vouloir,
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? »
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes[5] ;
Même aux six combattants ils arrachent les armes ;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encore les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi[6].
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE

Les dieux n'avoueront[7] point un combat plein de crimes.
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III

CAMILLE, SABINE, JULIE

SABINE

Ma sœur, que je vous die[8] une bonne nouvelle.

1. Se trouble. Voyez page 11, note 1.
2. Voltaire regrette ce substantif qui a vieilli.
3. Voyez page 18, note 2.
4. Voyez page 41, note 7.
5. Voyez page 20, note 5.
6. *Connaître*, pris au sens de *reconnaître*. Molière (*F. Sav.*, II, 1) :

... *Connaître* un pourpoint *d'avec* un haut-de-chausses.

7. Avouer, reconnaître comme bon, *agréer*, *approuver*, *autoriser*.
8. *Die* pour *dise* se trouve dans *le Cid*, *Cinna*, *Polyeucte*, dans Molière *Impromptu de Versailles*, scène v. Molière n'a pas voulu en tirer un effet comique dans le sonnet des *Femmes savantes*.

CAMILLE

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes,
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE

Les dieux n'ont point en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix[2];
Ils descendent bien moins dans de si bas étages[3],
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles.
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu
Sans démentir celui qui vous fut hier[4] rendu.

CAMILLE

Un oracle jamais ne se laisse comprendre[5]:
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre,
Et, loin de s'assurer sur[6] un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

1. Voyez p. 14, note 5, et p. 20, note 2.
2. Allusion au proverbe *Vox populi, vox Dei.*
3. Molière (*Misantr.*, II, 3):
Il tutoie en parlant *ceux du plus haut étage*.
4. Voyez p. 15, note 6.
5. Racine (*Iphygénie*, IV, 4):
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
6. *S'assurer sur*, prendre confiance, avoir de la sécurité, à cause de... *S'assurer à* se dit aussi au XVIIe siècle Racine (*Bajazet* II, 1):
Mais *je m'assure* encore *aux* bontés de ton frère.
– Voyez *assurer*, vers 1221 (IV, 4).

SABINE

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie :
Et, lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE

Le ciel agit sans nous en ces événements
Et ne les règle point dessus[1] nos sentiments.

JULIE

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme[2] enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs : j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que[3] nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE

Moi, je n'espère rien.

JULIE

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV

SABINE, CAMILLE

SABINE

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme :

1. *Dessus*, *dessous*, *dedans*, sont usuellement employés au XVII[e] siècle comme prépositions. — Aujourd'hui *sur nos...*, c'est-à-dire *d'après*. — Voyez encore vers 99[illegible] (III, 5).
2. Voyez page 12, note 5.
3. *Ne vous entretenir... et que.* Voyez, sur ces changements de tournure page 17, note 2.

Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens et des pertes égales?

CAMILLE

Parlez plus sainement de vos maux et des miens;
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens.
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous;
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux[1];
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,
Et pour suivre un mari on quitte ses parents;
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère·
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;
Mais, si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents;
L'hymen n'efface point ces profonds caractères[2];
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères;
La nature en tout temps garde ses premiers droits;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes[3]:

1. *A l'égal de*, en comparaison de, au prix de... Cf. vers 1056. (IV, 1).
2. Notez le rapport exact des expressions métaphoriques *effacer* et *caractère* dont le sens étymologique est *empreinte*.
3. « Ce beau vers est d'une grande vérité, il est triste qu'il soit perdu dans une amplification. » (VOLTAIRE.) Les quatre vers suivants sont « des vers comiques qui gâteraient la plus belle tirade. » (VOLTAIRE.)

Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais :
Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits;
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et, quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles[1],
Mes filles, mais en vain je voudrais vous celer
Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler;
Vos frères sont aux mains; les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;

1. « Comme l'arrivée du vieil Horace rend la vie au théâtre qui languissait quel mouvement et quelle simplicité ! » (VOLTAIRE.)

Et je m'imaginais dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.
Ne vous consolez point : contre tant d'infortune.
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance[1];
Mais, quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors[2], c'est une lâcheté;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse, à notre exemple, à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderais peut-être à de si rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous:
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang;
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante:
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie[3];
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,

1. Voyez page 12, note 1. — *Faire de...*, changer en...
2. *Var.* : La vouloir *contrefaire* est... Cette première leçon du texte de Corneille expliquait l'emploi de faire au vers 939.
3. Aucune épouvante capable de paralyser leur courage. Voyez page 11, note 4. — *N'a leur gloire flétrie*. L'inversion amène l'accord, deux licences proscrites aujourd'hui. — Voyez encore vers 1616, 1655 (V, 3).

Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais, lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix ;
Nous pourrions voir tantôt[1] triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement[2] d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en dispose :
Sur leur ordre[3] éternel mon esprit se repose ;
Il s'arme, en ce besoin, de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor ;
Un si glorieux titre est un digne trésor.
Un jour, un jour viendra, que[4] par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois[5],
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Enée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE

LE VIEIL HORACE

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

1. *Bientôt. Polyeucte* (IV, 3) :

... une triste vie
Qui *tantôt*, qui soudain nous peut être ravie.

2. Issue, résultat, ce qui *advient* de...

3. Conseil. « Ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. » BOSSUET, fin du *Disc. sur l'hist. universelle*). Prudence, ordre, conseil se résument dans le mot *Providence*.

4. L'usage constant du XVIIe siècle est d'employer *que* (Cf. *lorsque* à l'heure *que*) après *temps*, *heure*, *jour*, et autres analogues. MOLIÈRE dit même *En l'état qu'il est* (*Étourdi*, IV, 4) ; *De l'air qu'on s'y prend* (*Tartuffe*, IV, 5), etc. CORNEILLE (*Cinna*, V, 1) :

De *la façon* enfin *qu*'avec toi j'ai vécu.

Que équivaut donc dans ces constructions au relatif précédé d'une préposition.

5. Voyez page 49, note 1.

JULIE

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
Des trois les deux[1] sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE

Oh! d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré[2] ses frères :
Mais, comme[3] il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé[4] d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE

O mes frères!

LE VIEIL HORACE

Tout beau[5], ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.

1. *Les deux* (autres), *les* deux qui ne sont pas l'*époux seul* qui *reste*.
2. Etymologiquement, être dur contre les causes de destruction, continuer d'être. Ne s'applique plus aujourd'hui aux personnes. Bossuet (*Disc. sur l'hist. univ.*, I, 7) a dit, comme Corneille : *Son fils ne dura guère*.
3. *Comme*, au sens de *quand*. La Fontaine (*Vie d'Esope*) : *Comme il fut* sorti de Delphes. Bossuet (*Or. fun. de la reine d'Anglet.*) : *Comme il eut* aperçu...
4. *D'eux*. *De* pour *par*. Voyez page 27, note 3.
5. Locution adverbiale et familière qui signifie : Modérez-vous, songez à ce que vous me dites. Corneille l'a ennoblie par l'heureux emploi qu'il en a fait : interruption sévère dans *Polyeucte* (IV. 134), hautaine dans *Pompée* (II, 161), ironique dans *Don Sanche* (I, 195) et dans *Nicomède* (IV, 264), grave et réfléchie dans *Cinna* (I 125), héroïque dans *Horace*.

Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu[1],
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à[2] son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE

Qu'il mourût[3],
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie[4],
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie[5] ;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour[6],
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

1. « Ce mot *invaincu* n'a été employé que par Corneille, et devrait l'être, je crois, par tous nos poètes. Une expression si bien mise à sa place dans *Le Cid* et dans cette admirable scène ne doit jamais vieillir. » (VOLTAIRE). *Le Cid*. (II, 1.)

Ton bras est *invaincu*, mais non pas invincible.

2. *Qu'à*... Si ce n'est à... — Voyez page 43, note 6.
3. « Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. » (VOLTAIRE.)
4. Il doit compte de...
5. Voyez page 51, note 3.
6. « Trivial », dit Voltaire, mais d'une bassesse méprisante en harmonie avec le sentiment du vieil Horace.

LE VIEIL HORACE

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement;
Vous n'avez point encor de part[1] à nos misères :
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères;
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte[2],
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains,
Laveront dans son sang la honte des Romains[3].

SABINE

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents[4]?

1. On dirait aujourd'hui : *avoir part à*, ou *une part*, *sa part dans*...
2. *Se* ne se joint plus qu'à *grandir* et *hausser*.
3. Comparez les accents que Corneille prête à un autre vieillard indigné contre son fils, Géronte, père du Menteur (*Le Menteur*, V. 3)

> Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais;
> Autrement souviens-toi du serment que je fais :
> Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
> Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
> Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
> Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

4. Ce dernier vers est de la plus grande beauté ; non seulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit suivre. » (VOLTAIRE.) — « Les trois premiers actes d'*Horace*, pris séparément, sont peut-être ce que Corneille a fait de plus sublime. » (LA HARPE.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE VIEIL HORACE, CAMILLE

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme :
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme.
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux [1],
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre [2], ou derechef [3] j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment :
Vous verrez Rome même en user autrement ;
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée [4],
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE

Le jugement de Rome est peu pour mon regard [5],
Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme [6] agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,

1. On dit plus ordinairement *tenir pour*... BOILEAU dit (*Sat.* III) : Je me tiens *trop content*. — Voyez le vers 1163.
2. Pourvoir à cela.
3. *Derechef*, en recommençant : mot à mot en revenant de l'extrémité (*chef*, tête, sommet, extrémité, d'où *achever*) au commencement.
4. On dit bien : *Mettre le comble* au malheur. (RACINE, *Phèdre*, IV, 2) dit : Comblé ... la perfidie...
5. A mes yeux.
6. Voyez page 12, note 5

Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur ;
Il me suffit.

VALÈRE

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place,

LE VIEIL HORACE

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite[1] ?

LE VIEIL HORACE

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

1. Dans le sens où l'on dit d'un soldat . Il s'est bien conduit dans la bataille, dans le danger.

VALÈRE

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire!

VALÈRE

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve[1] tous.
Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin[2]?

VALÈRE

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager[3] l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE

Quoi! Rome donc triomphe[4]!

VALÈRE

Apprenez, apprenez

1. Nous sauve (de la défaite, de la sujétion à l'ennemi), dirait-on plutôt aujourd'hui.
2. *Range*, assujétit, réduit. *Le Cid* (I, 5):

Accablé des malheurs *où le destin me range.*

3. *Ménager:* ici, préparer avec adresse.
4. « Que ce mot est pathétique! Comme il sort des entrailles d'un vieux Romain! » (Voltaire.)

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux :
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre[1] ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire,
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE

Hélas !

VALÈRE

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse[2], et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver[3] :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
Rome aura le dernier de mes trois adversaires,

1. Ordinairement ; en ce sens, *se trouver*.

2. « *Angoisse* exprime la douleur pressante et la crainte à la fois. » (Voltaire.) Proprement : sensation de *resserrement* à la poitrine, avec difficulté de respirer. Même racine que *angine*.

3. *Braver*, verbe actif sans régime, comme dans *le Cid* (I, 5) :

> Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
> Je le remets au tien pour *venger* et *punir*.

hors d'haleine - out of breath

C'est à ses intérêts que je vais l'immoler »,
Dit-il; et tout d'un temps[1] on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine :
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel.
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments!
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse[2]!

VALÈRE

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer[3],
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux[4]
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le roi le mène, et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie[5];
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

1. En même temps.

2. Comparer ce que dit don Diègue (*Le Cid*, III, 5 et 6).

3. Voyez page 40, note 5.

4. *Vers*, pour *envers*, usuel avec le verbe *s'acquitter*. Racine (*Bajazet*, III, 2) :

Et m'*acquitter vers* vous de mes respects profonds.

Usité avec d'autres expressions : *Perfide vers...* (*Cinna*, III, 2). Le crime dont « vers moi » le style de ce billet « vous accuse », dit Alceste à Célimène. (*Mis.*, IV, 3).

5. Voltaire blâme *mener à des chants et à des vœux*; *tandis* employé dans l'acception, aujourd'hui inusitée, de *pendant ce temps, en attendant*; et *faire office de douleur et de joie*. On dirait bien : faire office d'ami.

LE VIEIL HORACE

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé[1] par les vôtres
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi[2],
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs :
On pleure injustement des peines domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome[3];
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,

1. Voyez page 56, note 1.
2. Aujourd'hui on dirait : ce que c'est *qu'honorer*, ou *que d'honorer*. — Il semble que dans le tour employé par Corneille *de* n'a pour objet que de déterminer *ce*, et d'y rattacher comme explication le verbe suivant : *ce*, *cela*, à savoir de.
3. Cette facile consolation est aussi présentée par don Diègue à son fils (*Le Cid*, III, 6, vers 317), à Sévère par son confident (*Polyeucte*, II, 1, vers 25).

Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous[1];
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'[2] un peu de prudence aidant son grand courage
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse:
Faites-vous voir sa sœur, et qu'[3] en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV

CAMILLE

Oui, je lui ferai voir, par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux[4] nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche[5],
Impitoyable père, et par un juste effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverses[6]
Prissent en moins de rien[7] tant de faces diverses?
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?

1. Expression louche. *Donner des pleurs à quelqu'un* signifie le pleurer, non le faire pleurer.
2. Sur ce changement de tournure, voyez page 17, note 2.
3. Encore un changement de tournure.
4. Notez ici cette croyance, préjugé de tous les temps, à une bonne ou une mauvaise « étoile ». *Pompée* (III, 4), Cornélie à César :

> Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
> D'un *astre envenimé* l'invincible poison.

Voyez *La Fontaine*, *Fables*, II, 13, vers 36.
5. Voyez page 43, note 5.
6. Voyez page 15, note 3.
7. *Polyeucte* (IV, 2) :

> Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
> Toute votre félicité
> Sujette à l'instabilité
> *En moins de rien* tombe par terre.

Vit-on jamait une âme en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événements,
Et le piteux[1] jouet de plus de changements?
Un oracle m'assure[2], un songe me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait[3] la bataille;
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
Ce choix me désespère, et tous le désavouent.
La partie est rompue, et les dieux la renouent;
Rome semble vaincue, et, seul des trois Albains,
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux! sentais-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et[4] la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès[5] le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et, bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui[6],
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste.
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur
Et, baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime.
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et, si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père,

1. Pour *pitoyable*. Ne s'emploie plus que dans le style familier et plaisant.

2. Me donne de la confiance. Voyez page 47, note 6. Racine (*Esther*, II, 7):

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore!

3. Plus correctement, *me cause*. On dit *faire peur*, non *faire effroi*.

4. *Et*, ainsi que. Voyez page 38, note 1.

5. Voyez page 12, note

6. *Bâtir*, verbe actif sans régime. Cf. page 59, note 3. — Bossuet (*Panégr. de saint Bernard*) : ... Les personnes de condition qui, *bâtissant* toujours *sur* les honneurs de leur maison. — Avec un régime, *Le Cid* (I, 3):

Et sur de grands exploits *bâtir sa renommée*.

Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
C'est gloire de passer pour un corps abattu
Quand la brutalité[1] fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que saurait-on plus[2] craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect[3]!
Offensez sa victoire, irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire!
Il vient : préparons-nous à montrer constamment[4]
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V

HORACE, CAMILLE, PROCULE

(*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends[5] ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes

1. Férocité qui tient de la *brute*. Voyez l'emploi de l'adjectif *brutal*, cinq vers plus haut, et vers 788 (III, 2).
2. *Plus*, comme dans le tour négatif *on ne saurait plus*, auquel équivaut le tour interrogatif.
3. Sur les rimes formées de mots ayant même racine, voyez page 45, note 1.
4. Avec *fermeté*. Voyez page 12, note 1.
5. *Rendre* a ici le sens, non de restituer, mais de donner ce qu'exige le devoir, comme dans *rendre des honneurs*, *rendre hommage*, *rendre visite*, etc. MOLIÈRE (*Mis*, I, 1) :

> Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on *rende*
> *Quelques dehors civils* que l'usage demande.

Sont trop payés de sang pour exiger des larmes.
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu[1],
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE

O mon cher Curiace!

HORACE

O d'une indigne sœur insupportable audace[2]!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais pas rougir d'entendre tes soupirs!
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les[3] de ton âme, et songe à nos trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien[4].

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme:
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;

1. Auj. : répandu. *Polyeucte* (II, 2) :

Un soupir, une larme à regret *épandue*.

Boileau (*Ep.* IV) :

Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.

2. On dirait plutôt auj. *intolérable*.
3. *Bannir* des *flammes* n'est pas à imiter.
4. *Entretien*, 1° conversation; 2° comme ici, sujet de la conversation.

Racine (*Iphigénie*. I, 5) :

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une Furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang[1], qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie
Que tu tombes au point de[2] me porter envie!
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité[3] !

HORACE

O ciel! qui vit jamais une pareille rage?
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome! l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naitre, et que ton cœur adore!
Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!

1. *Polyeucte* (IV, 2) :

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable.

2. C'est-à-dire que tu en arrives à me porter envie.
3. Voyez page 64, note 1.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre[1],
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant l'épée à la main et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers[2] plaindre ton Curiace !

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain[3] !

SCÈNE VI

HORACE, PROCULE

PROCULE

Que venez-vous de faire ?

HORACE

Un acte de justice ;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

1. Ainsi a dit Corneille. *Ce* foudre explique et résume la périphrase contenue dans les deux vers précédents.

« Ce mot est un de ces noms substantifs que l'on fait masculins ou féminins, comme on veut, quoique la langue française ait une particulière inclination au genre féminin. » (VAUGELAS, *Remarques sur la langue fr.*, 1647.) — « Dans le figuré, il est toujours masculin, *un foudre de guerre* ; dans le propre on le fait aujourd'hui le plus souvent féminin. » (MÉNAGE, *Observations sur la langue fr.*, 1672). — *Foudre*, attribut mis par les peintres et les sculpteurs dans la main de Jupiter, est toujours masculin (*Dict. de l'Académie*).

Corneille a varié sur le genre de ce mot, féminin au vers 1680 (V, 3), masculin dans *Polyeucte* (II, 6) : *ce foudre ridicule*.

2. Corneille et le XVIIe siècle emploient *dedans* comme adverbe et comme préposition, de même que *dessus*. (Voyez page 48, note 1.)

3. Singulière expression pour signifier un ennemi des Romains.

HORACE

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille.
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
De ses plus chers parents, il fait ses ennemis;
Le sang même les arme[1] en haine de son crime,
La plus prompte vengeance en est plus légitime[2],
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant[3],
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII

SABINE, HORACE, PROCULE

SABINE

A quoi s'arrête ici ton illustre colère[4] ?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur.
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;
Je soupire comme elle et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue.

1. C'est-à-dire la parenté même est la cause qui les arme contre lui.

2. Le sens est-il : la vengeance de son crime est d'autant plus légitime qu'elle est plus prompte (*en* est, est par cela même...) ? ou, la vengeance la plus prompte de ce crime (*en*, de lui), est *la* plus légitime ? On sait que, comme le XVIe siècle, le XVIIe supprime souvent l'article devant *plus*, *moins*, même au sens du superlatif (Voyez vers 1731). LA BRUYÈRE : « Les vieillards sont ceux dont le sommeil est plus long. »

3. Voyez page 31, note 6.

4. Colère qui frappe un coup si éclatant. L'expression n'est pas, ce semble, sans une âpre ironie, comme au vers 1338.

HORACE

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache[1] à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser[2] et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens[3],
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse:
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
Participe à ma gloire au lieu de la souiller,
Tâche[4] à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites;
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir :
Mais enfin je renonce à la vertu romaine
Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des bien communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;

1. Voyez page 29, note 3.

2. Voyez page 20, note 4.

3. A la hauteur des miens, dirait-on aujourd'hui.

4. *Tâcher à*, employé souvent par Corneille, Racine, La Fontaine, Molière. *Tâcher de* a prévalu. Le premier semble signifier : Viser à, travailler à; le second : s'efforcer de.

Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu[1],
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute ta pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce ou pour supplice :
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe ; tous ses traits n'auront rien que de doux
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite[2] !
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, *seule*.

O colère ! ô pitié ! sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime[3], et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort.

1. *Prétendre* (par étymol., mettre en avant) signifie *réclamer, exiger* ; comme dans LA FONTAINE (*Fables*, I, 6)

Comme le plus vaillant *je prétends la troisième* place

Cinna (IV, 6) : Tu prétends un peu trop. BOSSUET : Prétendre l'empire. Ici : ce qu'elle recherchait, voulait obtenir. Cet emploi actif est aujourd'hui inusité. On dit *prétendre à*, aspirer à ; *prétendre* (actif), affirmer.
2. Aujourd'hui *devenir* ne pourrait être suivi que d'un adjectif. *Être* s'emploie devant les participes et les adjectifs.
3. Vous ne tenez pas compte de...

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE VIEIL HORACE, HORACE

LE VIEIL HORACE

Retirons nos regards de cet objet[1] funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle[2], il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut:
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille; elle était criminelle;
Je me tiens plus à plaindre[3], et je te plains plus qu'elle,
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain,
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoique énorme[4] et digne du trépas,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître[5];

1. Voyez page 16, note 2.
2. Voyez page 27, note 2.
3. Voyez page 56, note 1.
4. Proprement, hors de toute mesure et toute *règle* (Cf. normal, anormal.) Voyez vers 1733 (v, 3).
5. La loi romaine donnait au père droit de vie et de mort sur son enfant, même marié et père de famille, même consul. « Le sentiment de cette toute-puissance devait donner à l'amour paternel chez les Romains un caractère particulier de dignité : le père se sentait magistrat. » (SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de littér dramatique*, VIII.)

J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement[1] souillé la pureté[2].
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule,
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même[3] ;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE.
TROUPE DE GARDES

LE VIEIL HORACE

Ah ! sire[4], un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux...

TULLE

Non, levez-vous, mon père.

1. Voyez page 64, note 1.
2. Cf. Rodrigue (*Le Cid*, I, 6) :

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

3. Le XVIIe siècle emploie souvent *soi même* après un sujet déterminé, comme ici *il*, qui d'ailleurs représente *un* père.
4. L'emploi de *sire*, de *seigneur*, termes d'origine féodale, est autorisé par l'usage dans les tragédies même tirées de l'antiquité.

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service est si fort[1] important
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(*Montrant Valère*[2])

Vous en avez déjà sa parole pour gage :
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas,
Comme[3] de vos deux fils vous portez le trépas,
Et que[4], déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous serait superflue :
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique
Par ses mains à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort,
Et je doute comment vous portez cette mort.

VALÈRE

Sire, avec déplaisir, mais avec patience[5].

TULLE

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

LE VIEIL HORACE

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir

1. Ne se dirait plus aujourd'hui. Équivaut à *si fortement*.
2. Cette utile addition est de Voltaire.
3. Voyez page 12, note 5. — *Portez ;* aujourd'hui, supportez.
4. Sur ce changement de tour et celui du vers 1455, voyez page 17, note 2.
5. Courage résigné, résignation.

Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

LE VIEIL HORACE

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice !

TULLE

Permettez qu'il achève, et je ferai justice.
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont[1] je vous plains qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix :
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent :
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer[2];
Nous sommes tous encor prêts d'y[3] contribuer :
Mais, puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
  La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur[4] de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,

1. Pour *ce dont*. Aujourd'hui : *c'est ce dont je*.... ou *c'est de quoi je*... Voyez encore vers [illegible] (V, 3).
2. Aujourd'hui *d'en retrancher*. Retrancher *de*, avec les noms de choses ; *à*, avec les noms de personnes.
3. Voyez page 51, note 4.
4. Voyez page 13, note 6.

Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer[1].
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme:
Je pourrais demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux:
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir:
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine[2];
Ne le considérez qu'en objet de leur haine[3],
Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu, Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre[4], et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE

Défendez-vous, Horace.

HORACE

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;

1. La suppression de *de* après *il plaît* est fréquente. MOLIÈRE (*Don Juan* I): *Vous plaît-il*, Don Juan, *nous éclaircir* ces beaux mystères? (*Tartuffe* II):

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

2. Le châtiment qu'encourt et mérite Horace.
3. Qu'en (qualité d') objet..., que comme objet....
4. BOILEAU (*Sat.* IX, 245) a emprunté cet hémistiche.

Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ;
Et le plus innocent devient soudain coupable
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable ;
C'est crime qu'envers lui[1] se vouloir excuser :
Notre sang est son bien, il en peut disposer ;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir[2] ;
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent[3] aujourd'hui :
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence[4],
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière.
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce[5],
S'attache à son effet pour juger de sa force ;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;
Il n'examine point si lors[6] on pouvait mieux,

1. Aujourd'hui : c'est un crime *que de vouloir*, ou *que vouloir*, ou *de vouloir*.

2. Voyez page 31, note 4.

3. Le premier sens de *conspirer* est concourir, tendre au même but et comme de concert. Voyez vers 1632 (V, 3). RACINE (*Esther*, II, 5) :

> *Avec ma volonté ton sentiment conspire.*

Accompagné d'un complément indirect indiquant le but : ID. (*Mithridate*, III, 1) :

> *A mes nobles projets je vois tout conspirer.*

Verbe complément : ID. (*Phèdre*, I, 3) :

> Tout m'afflige et me nuit, et *conspire à me nuire*

4. *Cette différence* (à savoir) que...

5. L'extérieur, l'apparence ; les dehors (vers 1561).

6. *Lors*, alors. Voyez page 19, note 3.

Ni que [1], s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms [2] :
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds ;
Et, quand la renommée a passé l'ordinaire [3],
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
Votre Majesté [4], Sire, a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde [5],
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
Encor [6] la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie
Quand il tombe en péril de [7] quelque ignominie :
Et ma main aurait su déjà m'en garantir :
Mais sans votre congé [8] mon sang n'ose sortir ;
Comme il vous appartient, votre aveu [9] doit se prendre ;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;
Que votre Majesté désormais m'en dispense :
Et, si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand roi ! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

1. Sur les changements de tour, voyez page 17, note 2.

2. *Détruit les grands noms*. Expression métaphorique en harmonie avec *bâtir, sa renommée* (*Le Cid*, I, 3). Voyez page 63, note 6.

3. L'idée de *passer* est dans l'adjectif *extraordinaire*.

4. Anachronisme admis par convention comme celui de *Sire*. Voyez page 72, note 4.

5. *Seconder*, non pas favoriser, sens actuel ; mais, ici, suivre, venir en second lieu, emploi qui a vieilli. Racine (*Mithridate*, IV, 1) :

> Jusqu'ici *les effets secondent sa promesse*.

6. Voyez page 31, note 6.

7. Court risque de...

8. *Congé*, libération d'un service, autorisation de partir. D'où le sens de permission. *Cinna* (III, 4) :

> Et je ne puis plus rien que par *votre congé*.

9. Assentiment, agrément. Voyez page 46, note 7.

SCÈNE III

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE

SABINE

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et, punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et, si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui[1] :
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée[2] !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas :

1 « Ces subtilités de Sabine jettent beaucoup de froid sur cette scène. » (Voltaire.)
2 Voyez page 51, note 3.

J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut vous donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfants avec lui conspirent contre un père[1];
Tous trois veulent me perdre[2], et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(*A Sabine.*)
Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux[3]:
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe[4] sur nous;
Tous trois désavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(*Au roi.*)
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage[5] en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.

1. Voyez page 76, note 3.
2. Veulent me réduire au désespoir.
3. Voyez page 56, note 1.
4. On dit plus ordinairement que *la honte retombe* sur..., et que *l'honneur rejaillit* sur..
5. *De*..., par l'effet de. Boileau (*Sat.* III) :

Et donnant *de fureur* tout le festin au diable.

Le seul amour de Rome a sa main animée[1];
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? Il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance[2];
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont[3] je ne veux point de témoin que Valère[4]:
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère
Lorsqu'ignorant encore la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins[5] de ma famille ?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et, par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite[6] d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point[7] ne nous fait point rougir.

(*A Valère.*)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre[8],
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau

1. Voyez page 51, note 3.
2. Voyez page 71, note 5.
3. Voyez page 74, note 1.
4. Aujourd'hui on dirait : Je ne veux de témoin que... (*ne que* équivalant à *seulement*) ; ou : Je ne veux point d'autre témoin que... (*que* dépendant de *autre*).
5. Voyez page 42, note 1.
6. Aujourd'hui ni *maltraiter* (aujourd'hui, faire outrage en paroles ou en actions) ni *meurtrir* (aujourd'hui, faire une meurtrissure, marque livide laissée par une contusion) ne s'emploient plus dans le sens de *tuer*.
7. *Toucher* au sens de se rattacher par les liens de parenté. *Suite du Menteur* (II, 3) :

Et même à la plupart je *touche de naissance*.

Molière (*Am. médecin*, I, 5) : Se dépouiller entre les mains d'un homme qui ne nous *touche de rien*.
8. Les anciens croyaient que le laurier préservait de la foudre. *Le Cid* (II, 2) :

Avec tous vos lauriers, craignez encor la foudre.

Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à[1] tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces?
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine[2] à sa victoire.
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

(*Au roi.*)

Vous les préviendrez, Sire ; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt[3].
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire ;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans[4] :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle[5] :
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui ;
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

(*A Horace.*)

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.

1. Voyez page 69, note 4, la remarque sur *tâcher à* et *tâcher de*.
2. Son châtiment. Voyez page 75, note 2.
3. Racine (*Esther*, I, 3) :

J'attendais le moment marqué dans ton arrêt
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.

4. Ne faites rien par égard pour...; accordez la grâce d'Horace, mais non par égard pour...
5. Voyez page 22, note 5.

Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue[1] à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute et moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, ou du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit: mais l'affaire vous touche,
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE

Sire, permettez-moi...

TULLE

Valère, c'est assez.
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes[2],
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme[3] action faite presque à nos yeux
Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime:
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord,
Et, si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs[4] nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,

1. *Contribuer* a perdu le sens actif que lui reconnaissait encore le Dictionnaire de l'Académie en 1694. — Étymologiquement, donner comme son *tribut* en même temps que d'autres.
2. Les *forces*, c'est-à-dire les arguments les plus pressants. Voltaire n'admet que *la force* d'un discours. — *Plus*, pour *les plus*. Sur la suppression de *les* voyez page 68, note 2.
3. Qui sort de la *règle* (v. *normal*, *anormal*), révolte par son excès.
4. D'autre part si..., mais si...

Parlent bien hautement en faveur de
Sans lui, j'obéirais où je donne la loi,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers[2] leurs prin
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États;
Et l'art et le pouvoir d'affermir les couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs font les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule[3]:
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur,
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État, vis, mais aime Valère:
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;
Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment[4] résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse:
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
  Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice
Si nos prêtres, avant que de[5] sacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier:
Son père en prendra soin; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps[6] les mânes de Camille.

1. *Nicomède* (I, 1).

> *Trois sceptres* à son trône attachés par mon bras
> *Parleront assez haut* et ne se tairont pas.

2. *S'acquitter vers*. Voyez page 60, note 4.

3. Allusion au meurtre de Rémus, tué par Romulus, son frère.

4. *Sentiment* (de son mauvais vouloir contre toi) ou, dirait-on aujourd'hui, *ressentiment*, qui se prenait au XVIIe siècle dans le sens général de sentiment, en bonne comme en mauvaise part. — *Réduire de*. Voyez page 18, note 1.

5. Voyez page 35, note 6.

6. En même temps. Voyez page 60, note 1.

Sa voix tumultueuse ass… rendre à son sort rigoureux
Mais un moment l'é… …aiter son esprit amoureux,
Et ce qu'il con… …même jour l'ardeur d'un même zèle
Toujours e… …e destin de son amant et d'elle,
C'est … …eux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
A… …n un même tombeau voie enfermer leurs corps.

FIN D'HORACE

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 45870

A LA MÊME LIBRAIRIE

Morceaux choisis des classiques français des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Avec notices biographiques et littéraires par F. L. MARCOU, professeur au Lycée Louis-le-Grand.

1er CYCLE

Prosateurs 1 vol. in-18 cart. . . . 3 fr.
Poètes 1 vol. in-18. . . . . 3 fr.

2e CYCLE

Prosateurs 1 vol. in-18 cart . . . 3 fr.
Poètes 1 vol. in-18 cart . . . . . 3 fr.

CORNEILLE. — **Théâtre.**

— **Le Menteur**, par M. THIRION. 0 fr. 60
— **Pompée** par M. DELAITRE. . 0 fr. 60
— **Sertorius** par M. VOISIN . 0 fr. 60
— **Polyeucte** par M. FAVRE. . 0 fr. 60
— **Cinna** par M. ROBERT . . . 0 fr. 60
— **Horace** par M. MARCOU. . . 0 fr. 60
— **Le Cid** par M. LARROUMET . 0 fr. 60
— **Nicomède** par M. PELLISSIER 0 fr. 60
— **Rodogune** par M. BECKER. . 0 fr. 60

RACINE. — **Théâtre.**

— **Andromaque** par M. LARROUMET. Prix . . . . 0 fr. 60
— **Athalie** par M. HUMBERT . . 0 fr. 60
— **Britannicus** par M. PERSON. 0 fr. 60
— **Iphigénie** par M. HUMBERT. 0 fr. 60
— **Phèdre** par M. GIDEL. . . . 0 fr. 60
— **Plaideurs** par M. FAVRE . . 0 fr. 60
— **Bajazet** par M. CLARETIE. . 0 fr. 60
— **Esther** avec notes par L. HUMBERT. Prix . . . . 0 fr. 60

MOLIÈRE. — **Théâtre.**

— **L'Avare** par F. MARCOU . . 0 fr. 60
— **Le Bourgeois gentilhomme** par M. MOLAND . . . . 0 fr. 60
— **Les Femmes Savantes** par M. PERSON. . . . . 0 fr. 60
— **Les Précieuses ridicules** par M. LARROUMET. . . . . 0 fr. 60
— **Tartufe** par M. MOLAND. . . 0 fr. 60

Lettres choisies du XVIIe siècle avec les notices et des notes par M. ROQUES, professeur au Lycée Charlemagne. In-18 cartonné. . . . . 2 fr. 50

Lettres choisies du XVIIIe siècle, ... in-18 cart . . . 2 fr. 50

JOINVILLE. **Extraits.** Édition avec notes et glossaire, par M. CLEDAT, in-18 cartonné . . . . 1 fr. 50

Chanson de Roland. Édition avec notes et glossaire, par le même, in-18 cartonné. . . . . 1 fr. 80

MONTAIGNE. **Extraits.** Étude sur la langue de Montaigne, avec notes et index, par M. VOIZARD, in-18 cart . 2 fr. 50

PASCAL. **Provinciales** (Ire IVe XIIIe) édition annotée par M. BOUILLIER, in-18 cartonné . . . . 1 fr.

BOSSUET. **Oraisons funèbres,** édition avec notices historiques, tableaux analytiques et un vocabulaire par M. MONTIGNY, in-18 cart . . . . 1 fr. 60

LA BRUYÈRE. **Les Caractères,** édition annotée par M. CHASSANG, in-18, cartonné . . . . 2 fr. 50

FÉNELON. **Lettre à l'Académie,** édition annotée par M. VOISIN, in-18 cart. 1 fr.

BUFFON. **Extraits,** annotés par M. HUMBERT, in-18 cart. . . . . 2 fr.

BOILEAU. **Œuvres poétiques,** accompagnées d'extraits en prose, édition annotée par CH. GIDEL, in-18 cart. . . . 2 fr.

MONTESQUIEU. **Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains,** suivies du dialogue de SYLLA, d'EUCRATE et de LYSIMAQUE, édition annotée par E. PERSON, in-18 c. 1 fr. 50

VOLTAIRE. **Extraits,** lectures littéraires, philosophiques et morales, destinées aux élèves des classes supérieures, par CH. GIDEL, in-18 cart. . . . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis les origines jusqu'à nos jours, par JULES LEGRAND, 3 vol. broché. Les trois parties réunies en un volume relié toile . . . . 3 fr. 50

ROUSSEAU. — **Extraits.** Édition annotée par CH. GIDEL, in-18 cart . . . 3 fr.

LA FONTAINE. — **Fables.** Avec notes par M. LEGOUEZ.

Les douze livres. In-18 cart . . . 2 fr.
Les six premiers livres . . . . . 1 fr. 25
Les six derniers livres . . . . . 1 fr. 25

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de Publ. périod. P. Mouillot. — 13110.